



Avril 2001

Je deviens journaliste

Mark TWAIN

Pour un meilleur confort de lecture, je vous conseille de
lire ce livre en plein écran

[CTRL]+L

Le webmaster de Pitbook.com

J'avais gagné mon existence dans divers métiers, mais je n'avais étourdi personne de mes succès, pourtant la liste s'en offrait à moi avec complète liberté de choisir, pourvu que je voulusse bien travailler, ce qui ne me disait pas, après tant d'opulence. J'avais été une fois employé chez un épicier pendant un jour; mais j'avais tant consommé de sucre en ce laps de temps, que j'avais été relevé de mes fonctions par le propriétaire; il voulait me voir dehors pour m'avoir comme client. J'avais étudié le droit une semaine entière, puis je l'avais abandonné, parce que c'était par trop ennuyeux et insupportable. Je m'étais consacré un moment à l'étude de la science du forgeron, mais j'avais perdu tant de temps à essayer d'arranger le soufflet de manière à ce qu'il soufflât tout seul, que le patron m'avait renvoyé, en me prédisant que je tournerais mal. J'avais été quelque temps employé chez un libraire, mais les clients me dérangeaient tellement que je ne pouvais pas lire à mon aise, sur quoi le propriétaire me donna un congé et oublia d'en fixer le terme. J'avais servi chez un apothicaire la moitié d'un été, mais mes ordonnances furent malheureuses, et il paraît que nous vendîmes plus de pompes à estomac que d'eau de seltz. Donc je dus me retirer. J'étais arrivé à faire de moi un imprimeur passable, dans l'idée que je deviendrais un jour un nouveau Franklin, mais je ne sais pourquoi la ressemblance s'arrêtait là jusqu'à présent. Il n'y avait pas

de place vacante à *l'Union* d'Esmeralda et d'ailleurs, j'avais toujours été un typographe si lent que j'enviais les prouesses des apprentis de seconde année; quand je prenais la besogne, les chefs d'ateliers m'insinuaient qu'on en aurait besoin dans le courant de l'année.

Comme pilote de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, j'étais dans la bonne moyenne, et je n'avais aucune honte de mes capacités en ce genre; le salaire montait à 250 dollars par mois, logé et nourri, et je grillais de me retrouver à mon poste, derrière une roue, et de ne plus jamais vagabonder; mais je m'étais récemment rendu si grotesque dans mes lettres aux miens à propos du filon borgne et de mon excursion en Europe, que j'imitai maint et maint pauvre mineur désappointé, mes prédécesseurs. Je me dis: "Je suis fini et je ne retournerai jamais à la maison pour me faire plaindre et bafouer." J'avais été secrétaire particulier, mineur d'argent, ouvrier dans une raffinerie d'argent, et en chacune de ces qualités une nullité, et maintenant... Que faire?

Je cédaï à l'appel de Higbie et je consentis à tâter encore une fois du métier de mineur. Nous grimpâmes bien haut sur le flanc de la montagne et nous nous mîmes à l'ouvrage sur une mauvaise petite concession à nous, pourvue d'un puits d'un mètre cinquante de profondeur. Higbie y descendit et travailla bravement avec son pic jusqu'à ce qu'il eût détaché une quantité de rocs et de décombres, puis je pris sa place avec une pelle à long manche (la plus encombrante des inventions humaines)

pour les déblayer. Il faut pousser la pelle en avant en s'appuyant du revers du genou pour la remplir, puis d'un coup adroit la lancer en arrière par-dessus l'épaule gauche. Je donnai le coup et je fis tomber le chargement juste sur le bord du puits d'où il me retomba tout entier sur la tête et sur la nuque. Sans dire un mot je sortis du puits et je retournai, à la maison. J'étais entièrement résolu à crever de faim plutôt que de me transformer en cible et de me lapider de gravats avec une pelle à long manche. Je m'assis dans la cabane et je m'abandonnai à un désespoir massif pour ainsi dire. Or, dans des jours meilleurs, je m'étais amusé à écrire des lettres au principal journal du Territoire, *l'entreprise territoriale quotidienne de Virginia*, et j'avais toujours été surpris de les lui voir publier. Ma bonne opinion des rédacteurs avait constamment déçu; car il me semblait qu'ils auraient pu trouver quelque chose de mieux que ma littérature pour remplir leurs colonnes. J'avais trouvé à la poste une lettre pour moi; à la fin je l'ouvris.

Eurêka! Je n'ai jamais su ce que signifiait Eurêka, mais cela me paraît un mot aussi bon qu'un autre à arborer, quand on n'en a pas de plus harmonieux sous la main. C'était une offre ferme que l'on me faisait de vingt-cinq dollars par semaine pour me rendre à Virginia en qualité de rédacteur courriériste de *l'entreprise*.

J'aurais provoqué le gérant, aux jours du filon borgne; aujourd'hui j'aurais voulu tomber à ses pieds et l'adorer. Vingt-cinq dollars par semaine, cela me paraissait un

luxue échevelé, une fortune, une prodigalité effrénée et coupable. Mes transports se calmèrent, lorsque je songeai à mon inexpérience et par suite à mon inaptitude; tout de suite la longue nomenclature de mes échecs se dressa devant moi. Pourtant, si je refusais cette place, il me faudrait bientôt compter sur le secours d'autrui pour vivre, amère nécessité pour quelqu'un qui depuis l'âge de treize ans n'avait jamais subi pareille humiliation. Il n'y a guère de quoi être fier, puisque le cas est si fréquent, mais c'était le seul sujet d'orgueil à ma portée. Aussi, d'épouvante, je devins courriériste- rédacteur. J'aurais refusé sans cela. La nécessité est la mère qui nous apprend à risquer le paquet. Je suis convaincu que si, à cette époque, l'on m'avait offert un salaire pour traduire le Talmud d'après le texte hébreu, j'aurais accepté, avec de la réserve toutefois et des scrupules, et j'y aurais jeté autant de variété que j'aurais pu, pour le prix.

Je montai à Virginia et j'entrai dans ma nouvelle carrière. J'avais l'air d'un courriériste un peu niais, je le reconnais franchement, en bras de chemise, en feutre mou, en chemise de laine bleue, le pantalon retroussé dans les bottes, la barbe descendant jusqu'à la taille et l'universel revolver de marine à la ceinture. Mais je me procurai un costume plus chrétien et j'omis le revolver. Je n'avais jamais eu l'occasion de tuer quelqu'un, je n'en avais jamais eu envie non plus, mais j'avais porté cet objet par déférence à l'opinion publique et pour éviter que son absence ne me singularisât d'une manière déplaisante et

n'attirât l'attention. Mais les autres rédacteurs et tous les imprimeurs portaient le revolver. Je demandai au rédacteur en chef et propriétaire (je l'appellerai M. Lebon, ce vocable le désignera aussi heureusement qu'un nom propre) quelques instructions concernant mon emploi; il me dit de parcourir la ville et de poser à toutes sortes de gens toutes sortes de questions, de prendre note des renseignements ainsi recueillis et de les rédiger pour la presse. Il ajouta:

- Ne dites jamais: “nous apprenons” telle ou telle chose, ou “on rapporte que” ou “le bruit court que” ou “nous supposons que”, mais allez à la source, saisissez-vous du fait lui-même, puis parlez et dites: “cela est ainsi”. Autrement l'on n'aura pas confiance dans vos nouvelles. Une certitude inébranlable, c'est ce qui donne à un journal la réputation la plus solide et la plus sérieuse.

Cela résumait tout le secret du métier en quatre mots. Aujourd'hui encore, lorsque je vois un reporter commencer son article par: “Nous croyons que”, je le soupçonne de n'avoir, pas pris pour s'informer autant de peine qu'il eût dû. Je prêche bien, mais je n'agissais pas toujours ainsi, lorsque j'étais courriériste. Je laissais trop souvent mon imagination prendre le dessus sur la réalité quand il y avait disette de nouvelles. Je n'oublierai jamais les péripéties de ma première journée de reporter. J'errai par la ville, questionnant tout le monde, assommant tout le monde et trouvant que personne ne savait rien de nouveau. Au bout de cinq heures mon calepin était

toujours immaculé. Je consultai M. Lebon. Il me dit:

- Dan tirait généralement grand parti des charrettes de foin dans les temps de calme plat où il n'y a ni incendies ni enquêtes criminelles. Est-ce qu'il n'y a pas de charrettes de foin arrivées du Truckee? S'il y en a, voyez-vous, vous pourriez parier d'un regain d'activité, et ainsi de suite, dans le commerce du foin. Ce n'est pas sensationnel ni palpitant, mais ça tient de la place et ça a l'air sérieux.

J'inspectai de nouveau la ville et je découvris une misérable vieille charrette de foin arrivant de la campagne cahin caha. J'en fis un usage abondant. Je la multipliai par seize, je la fis entrer en ville de seize côtés différents, j'en tirai seize paragraphes séparés et je déchaînai à propos de foin un tintamarre jusque-là sans exemple à Virginia.

C'était encourageant, j'avais deux colonnes à remplir et je commençais à m'en acquitter. Tout à coup, alors que l'horizon se rembrunissait déjà, un bandit tua un homme dans un estaminet et la joie me revint. Jamais une semblable bagatelle ne m'avait rendu si heureux. Je dis à l'assassin:

- Monsieur vous m'êtes inconnu, mais vous avez eu pour moi une complaisance dont je me souviendrai. Si des années entières de gratitude peuvent vous en être un dédommagement, vous les aurez. J'étais en détresse et vous m'avez secouru noblement, au moment où l'avenir me paraissait sombre et sans issue. Comptez-moi pour votre ami désormais, car je ne suis pas homme à oublier un service.

Si je ne le lui ai pas dit réellement, j'éprouvai du moins un brûlant désir de le lui dire. Je décrivis le meurtre avec une famélique attention pour les détails, et après, je n'eus qu'un regret, celui qu'on n'eût pas pendu mon bienfaiteur sur-le-champ afin que je pusse le hisser à mon tour en bonne place dans mon récit. Ensuite j'aperçus des chariots d'émigrants en devoir de camper sur la plaza et j'appris qu'ils avaient récemment traversé le pays des Indiens hostiles où ils avaient été assez maltraités. Je développai ce fait autant que me le permirent les circonstances et je sentis bien que si je n'avais pas été retenu en d'étroites limites par la présence des reporters des autres journaux, j'aurais pu ajouter des épisodes qui eussent rendu mon article beaucoup plus intéressant. Cependant j'avisai un chariot qui poursuivait son chemin vers la Californie et je posai quelques questions judicieuses à son propriétaire. Lorsque j'appris par ses brèves et sèches réponses qu'il repartait certainement et qu'il ne se trouverait plus en ville le lendemain pour faire un esclandre, je pris le dessus sur les autres journaux, car j'inscrivis sa liste de noms et j'ajoutai sa troupe aux tués et aux blessés. Ayant ici mes coudées franches je fis subir à ce chariot une attaque d'Indiens restée sans parallèle dans l'histoire.

Mes deux colonnes étaient remplies. En les relisant le lendemain matin, j'eus conscience d'avoir trouvé enfin ma vocation légitime. Je me représentais que des nouvelles, et des nouvelles émouvantes surtout, c'était ce qu'il fallait à un journal et je me reconnus particulièrement doué pour

l'en approvisionner. M. Lebon déclara que j'étais un aussi bon reporter que Dan. Je ne demandais pas de plus grand éloge. Avec un pareil encouragement, je me sentais capable de prendre la plume et de massacrer tous les émigrants dans la prairie, si besoin était et si l'intérêt du journal l'exigeait.